

HÉLÈNE ROUSTEAU-CHAMBON
Professeure à l'Université de Nantes, CreAAH-LARA

L'école académique, un lieu de réseau ?

L'exemple des élèves de Jean Courtonne

Introduction

En 1671, est fondée l'Académie royale d'architecture, institution dont la mission première est de former de futurs architectes du roi. L'enseignement y est certes bref (quatre heures de cours hebdomadaires), mais l'institution peut néanmoins constituer un lieu de réseau entre élèves, ou entre élèves et académiciens. Dans les faits, l'école académique a-t-elle été une étape fondamentale dans la constitution de réseaux des jeunes architectes ou n'a-t-elle été qu'un épi-phénomène ? Pour bien mesurer son rôle, il s'agira d'examiner les différents moments de formation au cours de laquelle les élèves ont la possibilité de se construire un réseau pour pouvoir analyser les résultats le plus justement possible. Une telle étude ne peut évidemment être menée sur l'ensemble de la vie académique dans le cadre de cette présentation. Aussi, les propos ne porteront que sur une courte période, celle du professorat de Jean Courtonne (1730-1739). Mais seule une campagne d'études monographiques à l'échelle nationale pourrait permettre d'établir des règles certaines. En effet, outre le peu de connaissances que nous avons quant à la carrière de la plupart des architectes issus de l'Académie, de nombreuses difficultés demeurent : les confusions orthographiques sur les noms sont régulières (Maraud/Mariaud ; Mariaval/Mériaval) et il n'existe pas alors de liste d'élèves certaine malgré les prescriptions de l'article XL des lettres patentes de 1717. En l'état, il n'est

donc possible que d'émettre des hypothèses et d'avancer des pistes de réflexions.

Les premiers réseaux

Pour pouvoir entrer à l'Académie, les jeunes gens doivent savoir lire et écrire, avoir une « teinture des lettres et de la géométrie », des notions de dessin, ainsi que « quelque connoissance des auteurs, des règles et autres principes d'architecture, par rapport à la pratique ou à la théorie de cet art¹ ». Outre un apprentissage éventuel dans une école paroissiale, les éléments propres à l'architecture ne peuvent être acquis qu'auprès d'hommes de métiers : des « architectes » au statut divers – de l'entrepreneur à l'architecte du roi – prennent d'ailleurs des élèves en apprentissage². Lorsque le père du candidat est un homme de l'art, cette formation première est plus facile à identifier : Jean Baptiste Courtonne, Nicolas d'Orbay ou Philippe La Guépière se sont vraisemblablement formés auprès de leur père. De même, le père d'Antoine Hénon qui était marbrier du roi, ou celui de Delafond, un ingénieur du roi, ont sans doute apporté une formation première à leur fils et l'on sait que Nicolas Lancret a formé son neveu au dessin. Cette première formation pour laquelle insuffisamment d'informations existent peut constituer un premier moment au cours duquel les jeunes gens vont nouer des relations d'amitiés. En effet, les enfants ou parents des hommes de l'art ont pu alors côtoyer d'autres futurs architectes et essayer de constituer leur propre réseau avec des jeunes gens de leur âge.

Par ailleurs, pour entrer à l'Académie, les élèves doivent être patronnés par un académicien (article XL des lettres patentes). Ces listes ne sont cependant pas systématiques et seuls quelques patronages sont connus par des références extérieures : Brébion a été présenté par Mollet, Le Camus par Jacques v Gabriel, alors Premier architecte du roi, Dumont par Aubert et Moreau par Boffrand. Mais cette liste est évidemment loin d'être complète et n'est sans doute pas très révélatrice des réseaux comme l'a montré B. Baudez pour la seconde moitié du siècle³. En fait, le répertoire le plus complet des élèves de l'Académie peut être établi grâce à l'examen des concurrents aux Grands Prix qui se tiennent annuellement à partir de 1720. En effet, lors de l'examen des esquisses et surtout de la promulgation des résultats, différents noms apparaissent (*cf. annexe 1*). À partir du recollement établi par J.-M. Pérouse de Montclos, nous avons ainsi pu recenser 43 noms, essentiellement à partir de 1731⁴. Mais sans une étude précise de la carrière de chacun, il est difficile de connaître les relations qui ont pu s'établir alors et, dans le meilleur des cas, lors des années de formation, seules des hypothèses peuvent être émises. Ainsi, est-ce un hasard si Jean Baptiste Courtonne, Antoine Hénon et Nicolas Marie Potain, qui ont concouru tous trois au Grand Prix de 1738, se soient tous retrouvés à Nantes à un moment de leur vie ? Germain Boffrand, originaire de cette ville et qui y a encore de la famille sert-il de relais ?

Est-ce encore Delafond, ingénieur du roi dont vraisemblablement le fils concourt à l'Académie de 1731 à 1736 qui permet une mise en relation des différents acteurs ? La ville est alors certes un chantier permanent mais le fait que les jeunes gens se soient côtoyés n'a-t-il pas facilité l'implantation d'un Hénou à Nantes ?

Un réseau romain

À l'issue de cette formation de trois ans environ, certains jeunes gens peuvent être pensionnés par le roi pour un séjour à Rome. Cependant jusque dans les années 1739, et donc notamment pour les années qui nous intéressent, aucun lauréat n'a poursuivi sa formation dans la Ville Éternelle immédiatement après avoir obtenu son prix : Legeay, Grand Prix en 1732 ne se rend à Rome que sept ans plus tard, la présence de Dumont, Grand Prix en 1737 n'est attestée qu'après 1742. Seul Potain se rend à Rome quelques mois après l'obtention de son prix en 1738. En revanche, Coustillier, qui n'avait remporté que le troisième prix en 1731, y séjourne (1732-35), Franque qui n'est pas mentionné dans les concours bénéficie d'une pension royale sur la recommandation du duc d'Antin et Soufflot se rend à Rome par ses propres moyens avant d'obtenir une pension royale.

De fait, seuls Gilles Coustillier, Jacques Germain Soufflot et Jean Baptiste II Franque qui séjournent à Rome en même temps (en 1734-1735) peuvent avoir tiré parti de leur séjour commun. Ils établissent d'ailleurs tous trois un relevé général de Saint-Pierre de Rome qui fut communiqué à Servandoni⁵. Le fait que ces jeunes gens soient peu nombreux peut aussi les avoir rapprochés d'autant que, comme les autres pensionnaires, ils avaient un statut d'« expatriés ». Cependant, après leur séjour outre-monts, les trois jeunes gens rentrent dans leur ville natale et bénéficient de réseaux essentiellement familiaux ou noués avant leur apprentissage italien : Franque peut travailler avec son père en Avignon, Coustillier à Paris et Soufflot à Lyon. Ce dernier cependant a su tirer parti de son voyage en Italie : il s'était déjà fait remarquer par le duc de Saint-Aignan, ambassadeur auprès du Saint-Siège qui l'avait recommandé au duc d'Antin. Mais il a pu aussi s'appuyer sur les autres pensionnaires de l'Académie de France à Rome et de fait, il avait notamment pour condisciples Jean-Baptiste Pierre (1714-1789), qui devint premier peintre du roi en 1770, ou encore Pierre Subleyras (1699-1749) qui s'établit définitivement à Rome⁶. C'est à Rome aussi qu'il se lia d'amitié avec Michel-Ange Slodtz qui était à Rome depuis 1728 et qui lui-même avait su s'attirer les faveurs d'une grande clientèle romaine, le *Saint Bruno* de Saint-Pierre de Rome (1744) constituant certainement le couronnement de sa carrière romaine. Ce n'est en fait qu'exceptionnellement que la pension royale a pu permettre de nouer un réseau. C'est le plus souvent avant le séjour, et essentiellement compte tenu des liens familiaux que se construit une carrière d'architecte, dans ces années au moins.

Des réseaux pour une carrière ?

Les premiers réseaux, qu'ils soient antérieurs à l'entrée à l'Académie ou constitués lors de la formation académique, jouent incontestablement un rôle dans la carrière de l'architecte du XVIII^e siècle, quelques exemples l'ont montré. Mais il est aussi intéressant de mener une étude systématique sur les professions des architectes à l'issue de leur formation académique. Certes les informations restent encore fragmentaires car sur les 43 élèves que nous pouvons identifier, la profession de 27 d'entre eux seulement est établie. Il est vrai que certains ont pu mourir précocement ou orienter différemment leur carrière, mais vraisemblablement quelques-uns se sont installés en province, comme Antoine Hénon par exemple à Nantes, voire à l'étranger, comme Philippe La Guépière.

Les anciens élèves de l'Académie mènent des carrières diversifiées dans le domaine de l'architecture : sur les 27 élèves identifiés, quatre deviennent entrepreneurs (Boquet, Lange, Harmand, Raimond), douze travaillent pour des commanditaires privés (le Camus, Chardonneau, Courtonne, Daviler, de Villiard, Lancret, Haneuse, Jossier, Roussel, Saint-André) ce qui n'est pas étonnant puisque la stabilité économique et la croissance démographique conduisent à la multiplication des chantiers de construction partout en France, six optent pour le dessin (Bailleul, Laurent, Dumont, Hénon, Legeay) qui connaît un succès croissant, avant même que les Piranéziens reviennent de leur séjour romain, deux optent pour des missions rémunératrices dans le domaine de la construction (Lindet est toiseur, Payen, expert bourgeois) et quatre enfin peuvent entrer dans l'administration royale (Brébion, Coustillier, Pollevert, Potain). Ces derniers sont donc de fait des architectes du roi et le plus souvent travaillent - sauf Brébion -, dans le bureau du Premier architecte du roi, Ange-Jacques Gabriel. Potain obtient en outre le contrôle de Fontainebleau⁷.

On peut aussi aisément imaginer qu'après avoir été élève de l'Académie, les jeunes gens entrent à l'Académie. C'est le cas de Brébion, de Potain et de Rousset mais Pollevert et Dumont sont candidats sans pour autant que leur candidature soit retenue et La Guépière et Saint-André, étant à l'étranger, deviennent des correspondants. Avoir été élève de l'Académie ne conduit donc pas forcément à une carrière prestigieuse, ce qui est bien connu.

Conclusion

Si les réseaux développés par les architectes grâce à leurs commanditaires sont fondamentaux, et souvent étudiés, les réseaux entre architectes constituent une autre piste le plus souvent inexplorée faute d'informations précises. Une présentation de leur formation au cours de laquelle des amitiés, ou inimitiés, peuvent se nouer peut permettre d'ouvrir des perspectives renouvelées. Si le cadre général est ainsi livré, c'est en travaillant sur la carrière

de chacun des hommes cités que pourront être véritablement établis les réseaux entre ces hommes qu'ils soient amis, ou concurrents, tant à Paris qu'en province. Nous le savons aussi en effet, c'est parfois par ces relations d'amitiés que peuvent naître des liens familiaux entre sœurs d'artistes et architectes les sœurs de Potain qui épousent deux architectes en constitue un exemple.

Notes

1. Henry LEMONNIER (éd.), *Procès-verbaux de l'Académie royale d'architecture, 1671-1793*, t. IV, Paris : Edouard Champion, 1915, lettres patentes, article XLI.

2. Hélène ROUSTEAU-CHAMBON, *L'enseignement à l'Académie royale d'architecture*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2016.

3. Basile BAUDEZ, *Architecture et tradition académique au temps des Lumières*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2012.

4. Jean-Marie PÉROUSE DE MONTCLOS, *Les « Prix de Rome », Concours de l'Académie royale d'architecture au XVIII^e siècle*, Paris : Berger-Levrault-ENSBA, 1984.

5. *Soufflot et son temps, 1780-1980*, cat. expo. Paris, Caisse nationale des monuments historiques et des sites, 9 oct. 1980 - 25 jan. 1981, Paris : C.N.M.H.S., 1980. p. 7.

6. Annie et Daniel VERGER, *Dictionnaire biographique des pensionnaires de l'Académie de France à Rome, 1666-1968*, Dijon : L'Échelle de Jacob, 2011.

7. Sur la Direction des bâtiments du roi, voir Viviane IDOUX, *L'administration des Bâtiments du roi sous le règne de Louis XV et Louis XVI*, thèse d'histoire moderne, Chantal Grell (dir.), université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines, 2015, 3 t.

Annexe 1 : Élèves de Jean Courtonne ayant participé au concours du Grand-Prix de l'Académie royale d'architecture

Elèves	Années de concours
Babin	1740
Bailleul	1733
Bénard	1738
Boquet	1737
Brébion M.	1739-40
Chardonneau	1731
Cornet P.	1727-28, 1731
Courtonne J.B	1733, 1738
Coustiller Pierre gilles	1730-31
Davilers L.	1730
Delafont P.	1726-28, 30-31
Dumont	1736-37
Floureau	1730
Gabbiot	1739
Gourdain	1739
Haneuse	1730-33
Hénon	1734, 38-39
Jossier	1738-39
La Guepière	1736-37
Labadye	1731, 32
Lafond P.	1734-36
Laisné Pierre	1730
Lancret F N .	
Lange	1731-32
Laurant	1733-35
Laurent P.	1730, 32
Le Franc	1732-33
Le Geay	1732
Lindet L.	1735-38
Mariaud/mariaval	1732-35
Marin	1736
Matau F.	1731
Médard de Mercy	1732-34
Nivelet	1732-35
Payen	1732
Pollevert J.JL;	1735-36
Potain Nicolas	1738
Quillet	1736-37
Raimond	1735
Rousset P.	1731-32
Saint-André	1733-34, 37-38
Villiard	1729-30
Wattebled	1734